



112

Formulaire K

Fabien Michalczak

Né en avril 1974, **Fabien Michalczak** a suivi des études de droit, de journalisme et de cadreur vidéaste.

Adeptes de la littérature fantastique, il commence l'écriture au collège, mettant en scène ses camarades de classe dans des aventures sanglantes et invraisemblables. Ses références littéraires sont Edgar Allan Poe, Stephen King, Lord Byron, La Fontaine ou Franck Herbert.

Il écrit au faîte d'une vieille tour délabrée, avec comme seule ouverture sur le monde une étroite meurtrière qu'il a baptisée avec affection sa « petite télévision ». Chaque jour, sa petite amie le nourrit et son chat lui ordonne d'écrire ses mémoires. Son cochon d'Inde semble l'ignorer.

Illustrations : Zariel

— **O**n dit que tu montes ? demanda le paysan à l'homme qui passait devant son champ.

— Oui, je monte, répondit Alban en s'arrêtant bavarder quelques instants avec le Bilot. Ce n'est pas de gaieté de cœur, si tu veux savoir. Je n'ai pas le choix.

— On choisit pas sa route, c'est vrai. Mais quand tu seras là-haut, parle-leur de la terre.

— La terre ? Qu'est-ce qu'elle a, la terre ?

— T'es pas proche de la nature, toi, hein ? Eh bien, la terre, elle donne de moins en moins. Les bestioles crèvent, et nous autres, pauvres paysans, on n'arrive plus à rien.

— Et alors ? Demande-leur une entrevue.

— C'est déjà fait. Y a plus d'un mois qu'on s'est réuni avec la Coopérative Agricole et qu'on a fait une requête. Mais tu sais comme moi que ça a plus vite fait de descendre que de monter.

— C'est ainsi depuis toujours. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Si t'arrives là-haut, dis-leur de fournir plus de pluie. Et du soleil aussi.

— De la pluie ? Du soleil ? Mais tu n'es pas fou ? Tu sais très bien ce que cela signifie...

— Ouais, je sais ce que ça signifie. Un sacrifice ou deux. Mais pour vivre, faut bien voir les autres tomber.

Après tout, si c'était ce que la Coopérative Agricole souhaitait, il leur en parlerait.

Depuis si longtemps, la famille de la tour commandait les mégapoles des nations. Elle commandait au temps, elle éditait les lois et relevait la dîme. Et gare à ceux qui la trompaient, qui se jouaient d'elle !

La grande cité s'étendait en un vaste cercle de mesures et d'immeubles hétéroclites. Certaines maisons étaient en bois et en briques, d'autres mélangeaient de la terre et du cuivre, métal que l'on trouvait en abondance dans les plaines cendrées. Seul l'argent – rare et précieux – était interdit. Lorsque l'on se rapprochait du centre de la cité, et de la tour par la même occasion, on traversait les cultures des paysans de la CA.

Alban acquiesça de la tête puis salua le Bilot.

Dire qu'ils avaient été élevés ensemble... Leurs routes s'étaient ensuite séparées, et ils ne s'étaient presque plus jamais revus.

Durant la grande guerre, trente ans auparavant, alors que les Von Stryge s'approprièrent les cités – en passant par la tête des habitants, la nuit, puis en leur apposant finalement des garrots – pour en maîtriser chaque infrastructure, chaque parcelle politique, économique et judiciaire, les parents du Bilot avaient trouvé la mort dans les cachots de l'ancienne forteresse, prisonniers politiques, traîtres à leur nouvelle nation. Alban se souvenait de cette journée où ils étaient venus amener l'orphelin. Quel âge avaient-ils tous deux ? Cinq ans, six ? L'obscurité envahissait déjà le ciel à cette époque, la tour, en construction, dégageait ses irradiations néfastes. La fermentation des patates produisait l'électricité nécessaire à éclairer les maisons et les ruelles de la cité. Au milieu de l'après-midi, d'après l'horloge qui égrenait ses lourdes secondes, on avait frappé à la porte d'entrée. Le père d'Alban, un ancien éleveur de chèvres reconverti dans l'élevage de chats, avait ouvert la porte. Sa mère avait hurlé en voyant la silhouette d'un Von Stryge se dessiner dans les lueurs de la ville, une main protectrice posée sur l'épaule d'un enfant.

Ils avaient eu une enfance presque belle malgré l'obscurité omniprésente et la peur de la famille au-dessus de leurs têtes.

Si tu n'es pas sage, les Von Stryge vont t'emporter dans la tour. Ou : Gare aux Von Stryge ; les portes de leur tour peuvent s'ouvrir sur le placard de ta chambre si tu ne dors pas...

Puis ils s'étaient perdus de vue. Tout ça à cause de la roue.

Le Bilot était devenu fort et large grâce à son travail, alors que le pauvre écrivain public était resté aussi fin et frêle qu'avant. Alban portait tous les jours le même costume élimé, gris, une chemise noire et une cravate grise, en laine. Son pantalon était trop court, et l'on voyait ses chaussettes blanches au-dessous. Ses chaussures tranchaient avec le reste de sa personne : elles étaient impeccablement cirées, et il ne supportait pas que le moindre grain de poussière se pose dessus. Il avait les cheveux courts, coiffés en arrière et aplatis sur la tête, sans doute avec le même cirage qu'il utilisait pour ses chaussures. Ses yeux bruns étaient vitreux derrière ses lourdes lunettes en écailles de tortue.

Alban entra dans l'attraction de la tour.

L'édifice s'élevait haut dans le ciel. Il transperçait de grands nuages noirs, permanents, stagnant comme de la vase dans des marécages. Le vent sifflait entre les sept arcs-boutants qui le maintenaient sur son imposant socle de marbre noir. Plus haut, avant de se voir